nous, une fois sortis de leurs occupations habituelles, en dehors de leurs travaux, de leurs fonctions, de leur commerce, de leurs entreprises, sont incapables de trouver un mot intéressant et restent muets comme des carpes ! Ou, s'ils sont affectés—et j'en connais bon nombre—du prurit dans la parole, quelle différence faites-vous entre leur conversation et celle des femmes, sinon qu'ils y mettent moins de légèreté, de grâce et d'esprit ?

L'expérience n'est déjà plus à faire : la femme, dont tout l'horizon n'est pas borné par le dîner du mari au nord, le petit scandale quotidien à l'ouest, le magasin de nouveautés à l'est, et la bonne ou la femme de chambre au sud, ne limite pas sa conversation à ces très intéressants, mais quelque peu monotones sujets. Quant à celle qui le fait, ne l'accusez pas d'avoir l'esprit étroit ; accusez-vous de l'avoir insuffisamment meublé

C'est le raisonnement de Mme de Rémusat, à propos de la coquetterie et de l'esprit de ruse tant reprochés aux femmes, "Rousseau dit que les femmes sont naturellement coquettes et rusées ; c'est qu'il leur est de première importance de plaire, d'absolue nécessité de réussir. — Ne serait-il donc pas possible de tourner à bien ces besoins de leur faiblesse ? La société, en ne les prenant pas assez sérieusement, en exploitant leurs défauts au profit de son amusement, ne peut-elle pas se reprocher de les avoir souvent égarées ?... Si l'on s'entendait une fois pour leur interdire d'ambitieuses espérances, sans les condamner à la futilité ; si l'on cessait de les traiter ou comme des idoles ou comme des jouets, on les verrait reprendre leur place et ne chercher l'évidence que dans les occasions où le devoir fait une loi de s'y exposer."

Un homme peu enclin à voir le bon côté des choses, le grimaçant Grimm, a dit, avec une bienveillance qui s'explique peut-être par ce fait qu'il ne pouvait l'exercer en faveur d'un sexe sans amèrement critiquer l'autre : "Tous les défauts qu'on peut reprocher aux femmes sont l'ouvrage de la société et surtout d'une éducation mal conçue. Doit-on s'étonner, en effet, de les voir artificieuses, hypocrites et rusées, lorsque tous nos soins tendent à leur inspirer et à nourrir en elles des sentiments que les injustes lois d'une bienséance chimérique leur ordonnent de cacher sans cesse ? A force d'avoir senti les entraves, elle ne connaîtra plus de bornes ; et, confondant les devoirs réels avec des pratiques arbitraires, en substituant ces dernières aux premières, elle se trouvera perdue avant que d'avoir pu faire la première réflexion sensée. Comment, au milieu de ce trouble, échappera-t-elle à la séduction des hommes ? Du moment qu'une jeune femme entre dans le monde, tout conspire contre elle et contre sa vertu. On dirait que toute la société est intéressée à sa perte, et ce n'est que par le plus grand des miracles qu'elle pourrait échapper aux pièges tendus de tous les côtes à sa simplicité et à son innocence... Quand on réfléchit de bonne foi sur les malheurs inséparables de cette situation, bien loin de dire du mal des femmes, on est tenté de croire qu'elles sont généralement beaucoup mieux nées que les hommes."

C'est bien un sentiment analogue qui a dicté ces lignes du journal anglais *the Guardian* (1713) : "Une bande de fats, se renouvelant de génération en génération, a fait un tel tapage avec *les yeux vainqueurs, le baen sexe, les charmes, le bel air*, et certaine chose qu'on ne peut absolument pas exprimer autrement que par un soupir, que les pauvres créatures sont entièrement sorties de leur nature réelle, et qu'il n'y a plus du tout de femmes dans le monde. Si elles ne sont pas des nymphes, des bergères, des grâces ou des divinités, elles sont au moins toutes, sans en excepter une seule, des dames, des *ladies*. Allez à un baptême dans une mansarde quelconque de la ville, chez le plus humble artisan, et vous entendrez dire : Eh bien ! quel est celui qui fait les honneurs aux dames ?... Aussi, puisqu'il n'y a plus aujourd'hui une seule femme en Angleterre, j'espère que je puis parler librement des *femmes* sans offenser les *ladies*."

Si les hommes sont responsables à ce point des défauts ou des ridicules *féminins*, celui-là n'aurait pas tort qui a dit, je ne sais plus où : "Les déclamations contre les femmes tiennent à l'une de ces trois causes : mauvais cœur, mauvais choix, ou mauvaise compagnie."

Ces trois causes sont réductibles, il me semble et peuvent se ramener à deux : sottise ou méchanceté. Ce devait être l'avis de Bernardin de Saint-Pierre, car il affirme que, "quelles que soient les satires qu'on ait écrites sur les femmes elles sont moins coupables que les hommes : elles n'ont guère de vices que ceux que nous leur donnons, et nous en avons beaucoup qu'elles n'ont pas"

La question est traitée complètement dans cette page que j'emprunte à un livre publié au siècle dernier, et intitulé : *Doutes sur différentes Opinions reçues dans la Société* :

"On reproche aux femmes quantité de défauts que les hommes partagent avec elles. Il y a autant de bavards que de bavardes, autant d'indiscrets que d'indiscrètes, autant de menteurs que de menteuses.

"Si les Femmes sont tracassières, les Hommes sont intrigants ; si les Femmes sont inconstantes, les Hommes sont perfides ; si les Femmes sont fausses, les Hommes sont traîtres ; si les Femmes sont jalouses, les Hommes sont envieux ; si les Hommes ont plus de bravoure dans le danger, les Femmes ont plus de courage dans le malheur et de patience dans les maux.

"Les Hommes doivent, en grande partie, les avantages qu'ils ont généralement sur les Femmes à la différentes de leur éducation, qui, quoique fort défectueuse, l'est beaucoup moins, cependant, que les femmes reçoivent. On les éloigne de toute occupation sérieuse ; on les entretient de mille bagatelles, on leur donne mille préjugés, on les accoutume à mille délicatesses. De là, résultent cette frivolité, cette légèreté, cette faiblesse de leur caractère.

"...Les Femmes ont communément plus d'esprit que les Hommes, plus de goût, plus de finesse, plus de tact. L'inutilité, la paresse dans laquelle on les élève arrête les progrès de leur jugement. Elles sont presque toutes superficielles, parce qu'on ne les a jamais accoutumées à réfléchir.

"Paraissent-elles dans le monde ? Les Hommes mettent le dernier sceau aux défauts que l'éducation leur avait donnés, et leur en font acquérir une multitude d'autres : la coquetterie, la vanité, la fausseté, etc. Plus une Femme a d'affectation, de minauderies, de manége, de caprices, et plus elle a d'adorateurs.

"Celle qui résistent à tout ce qui conspire contre elles ont de grands avantages sur les hommes les plus aimables : leur conversation est cent fois plus séduisante, leur imagination plus vive, leur cœur plus sensible, leur amitié plus tendre, leurs procédés plus délicats, leur attachement plus solide.

"Il est un petit nombre de femmes de ce caractère et rien n'y peut être comparé."

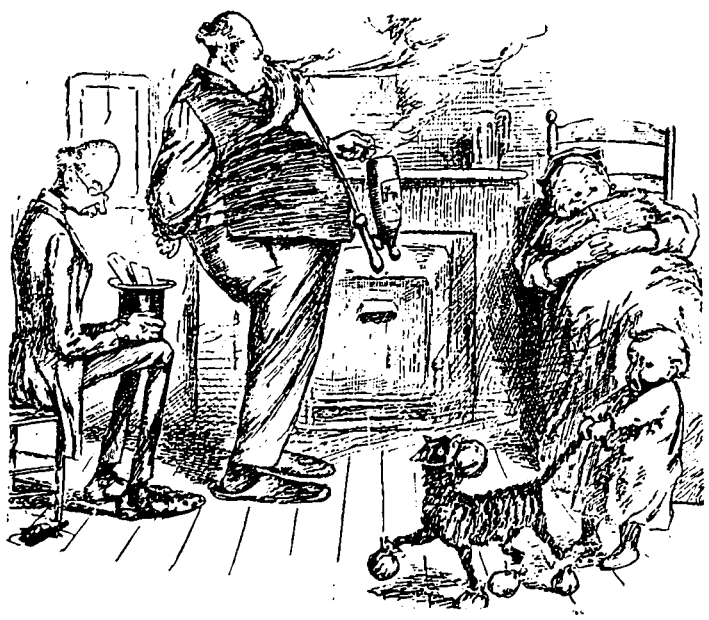
Voilà un gros éloge, et je m'y associe complètement. Tout au plus aurait-il besoin d'être, non pas restreint, mais expliqué, défini et, en un point, développé par ce que dit Mme de Rémusat, un des écrivains qui ont le plus intimement pénétré la nature de la femme, bien que ce fût son propre sexe qu'elle étudiât. D'après elle, les

L'ABONDANCE DE BIEN NUIT QUELQUEFOIS

I II III IV

NE RENONCEZ PAS TROP LÉGÈREMENT A VOS VIEILLES AMOURS.

LA TOILETTE NE FAIT PAS LE BONHEUR



L'Visiteur.—Est-ce qu'il est tombé dans l'eau bouillante, votre chat ? Comme il a du mal !

M. Crinblond.—Du mal ? Pas une miette. C'est un petit costume de fantaisie que nous lui mettons quand le bébé veut jouer avec.